

DOM JUAN OU L'HYPOCRITE FOUDROYÉ

15 février 1665, première de *Dom Juan*. Prodigieuse affluence dont témoigne le tiroir-caisse : jamais la troupe de Molière n'a enregistré pareille recette. Mais la quinzième représentation, celle du 20 mars, sera la dernière. À la différence de ses autres pièces, qu'il maintient au répertoire, Molière n'affichera plus *Dom Juan*. Il renonce à le faire paraître en librairie. *Dom Juan* ne sera imprimé qu'en 1682, dans l'édition de ses œuvres posthumes procurée par La Grange, fidèle compagnon et naguère créateur du rôle-titre aux côtés de Molière-Sganarelle. Édition censurée, amputée de quelques répliques scandaleuses. Si le texte complet nous est parvenu, c'est grâce à une édition-pirate faite à Amsterdam en 1683. *Dom Juan*, décidément, sentait le fagot.

Le personnage créé par Tirso de Molina n'était pourtant pas inconnu en France. Plusieurs auteurs se l'étaient approprié sans déclencher de scandale. On le connaissait pour un monstre, collectionneur de femmes, prompt à la violence et au meurtre, lançant à Dieu le défi d'un orgueil satanique. Le Dom Juan de Molière ne va de femme en femme que par horreur de l'ensommeillement. S'endormir en amour, s'installer dans une conjugalité confortable, très peu pour lui. Son plaisir est dans la conquête. Sa parole enjôleuse « mène doucement » ses victimes où il veut les faire venir. Alouettes au miroir, proies trop faciles. Quant aux remontrances de son père, inspirées de Corneille et des Espagnols, elles ne sont à ses oreilles que des répliques de théâtre, discours automatique d'une morale surannée. La conversion d'Elvire elle-même lui paraît suspecte et il ne désespère pas de pouvoir troubler à nouveau cette Madeleine repentante. Il lui faut rencontrer un pauvre pour trouver quelqu'un, face à lui, qui refuse la servitude, sans grandiloquence, sans posture, un homme enfin à qui faire l'aumône « pour l'amour de l'humanité ».

En quelques brèves répliques, lâchées dans l'ombre de la forêt, le Dom Juan de Molière nous découvre qui il est : libertin en pensée autant et plus que libertin en ses mœurs. N'ayant foi qu'en la nature et ne croyant qu'en « deux et deux sont quatre ». Non point en guerre avec Dieu, mais simplement athée comme l'étaient bon nombre d'aristocrates en cette première moitié du Grand Siècle.

Mais les temps ont changé. Molière écrit sa pièce alors que *Le Tartuffe* est sous le coup d'une interdiction que les dévots souhaitent définitive. Les plus acharnés réclament un châtement exemplaire pour l'auteur impie. La réponse de Molière est cinglante : c'est le cinquième acte de *Dom Juan*.

Dom Juan rentre dans le rang. L'athée fait mine de se convertir. Conversion de pure façade, derrière laquelle il se met à couvert sans renoncer à rien. C'est alors, alors seulement, que Molière présente son héros au jugement des hommes et du Ciel. Le tonnerre gronde, l'éclair jaillit. Qui est foudroyé ? Dom Juan ? L'hypocrite qu'il est devenu pour mériter le châtement suprême ?

Dans sa fuite en avant, Dom Juan n'a d'autre compagnon que son valet, Sganarelle, tout encombré de superstitions populaires, malhabile en ses propos, mais fasciné par ce maître hors du commun, acharné à le convertir mais fier d'entrer dans sa confidence, d'être admis à disputer, conscient de vivre à ses côtés une aventure d'exception, d'être, pour son humble part, auréolé d'un sulfureux éclat, écartelé entre ses deux fonctions d'esclave et d'interlocuteur, entre ses origines paysannes et ses devoirs de larbin.

Dom Juan est l'histoire de ce couple improbable, de son dialogue impossible, en un temps où la liberté de mœurs, la liberté de pensée sont les dangereux privilèges d'un « grand seigneur méchant homme ».

Jean-Marie Villégier

Juin 2008